

Fausto-Sterling (Anne), *Corps en tous genres. La dualité des sexes à l'épreuve de la science.*

Préface de l'auteure. Postface d'Évelyne Peyre, Catherine Vidal et Joëlle Wiels. Traduction de l'anglais d'Oristelle Bonis et Françoise Bouillot.

Paris, La Découverte (Genre & sexualité), 2012, 392 p., 32 €.

En quoi ce livre, dédié à la dualité physique des sexes et à « la construction de la sexualité, en commençant par les structures visibles à la surface extérieure du corps et en finissant par des manifestations inférées des effets qu'elles produisent – « les comportements et les motivations » (p. 48) – rédigé par une biologiste, peut-il avoir une pertinence sociologique ? On peut en douter de prime abord, au vu du sommaire. L'auteure, schémas à l'appui, y traite de la constitution des sexes et des intersexes, de l'évolution du cerveau, de la « chimie du genre » (gonades, hormones), le tout avec de nombreux récits d'expériences portant principalement sur les rongeurs... En fait, l'auteure, qui est aussi historienne des sciences (et de plus très pédagogue et pleine d'humour), va très vite accrocher l'intérêt du lecteur sociologue non seulement à propos de la sexualité des rats, mais, plus fondamentalement, en montrant de manière précise comment la science se construit, comment les expériences sont conçues et interprétées, et donc sur quelles bases proprement scientifiques peuvent reposer aujourd'hui les débats concernant le poids du biologique sur la dualité des sexes.

Sur le plan épistémologique, un des grands intérêts de cet ouvrage est ainsi d'apporter de nombreux exemples concrets de la fabrication proprement sociale des résultats scientifiques et de la notion de « savoir situé ». Un leitmotiv est en effet que « les connaissances que les scientifiques produisent sur le sexe sont influencées dès le départ par nos croyances sur le genre » (p. 19). C'est particulièrement vrai en ce qui concerne

les recherches sur le « sexe du cerveau », organe qui, aux yeux de l'auteure, « demeure une *terra incognita*, un parfait support où projeter, même involontairement, nos présupposés sur le genre » (p. 142). La question que soulève alors Anne Fausto-Sterling est « quand un fait est-il un fait ? » (p. 163), et comment, face à des données tellement peu nettes (quand, sur nombre de critères, on observe une grande variété interindividuelle et un chevauchement entre hommes et femmes et non la séparation tranchée recherchée) qu'elles ont « besoin d'un coup de pouce supplémentaire » (p. 163), les chercheurs vont étayer leurs interprétations en référence au savoir déjà établi, à la littérature sur les animaux mais aussi à leurs attentes. À propos des explorations peu conclusives des différences de genre dans le corps calleux (mais ceci vaut pour la structure du cerveau ou des hormones de manière plus générale), les faits parlent rarement d'eux-mêmes, les résultats sont très souvent indéterminés et produisent des débats sans fin, parce que les méthodologies et les interprétations des chercheurs « reflètent toutes des présupposés culturels sur la signification du sujet étudié, en l'occurrence celle de la masculinité et de la féminité » (p. 167).

Les recherches sont en effet nichées dans un contexte politique, dont A. Fausto-Sterling montre combien il pèse sur l'orientation des travaux ; par exemple, elle décrit comment, au XIX^e siècle, le développement des revendications féministes aux États-Unis a eu « de profondes implications sur la catégorisation scientifique de l'intersexualité. Plus que jamais, la politique exigeait qu'il n'y ait que deux sexes... Alors même que les militants les plus radicaux faisait exploser la séparation entre les sphères masculine et féminine, les médecins insistaient sur la division absolue entre le mâle et la femelle » (p. 61-62). On a d'ailleurs assisté à une réaction du même type dans la période de l'après-guerre, quand les républicains accusaient les « pervers sexuels » d'infiltrer le gouvernement, les

homosexuels de menacer la famille, la sécurité intérieure et la nation, au même titre que les communistes... De nouveau, les interprétations qui l'ont emporté sont celles qui s'accordaient le mieux avec les idées conservatrices sur le masculin et le féminin. Si donc le contexte politique et idéologique amène à valoriser ou à sous-estimer certaines orientations scientifiques, interviennent également des intérêts médicaux-commerciaux parfois décisifs, comme le montre la recherche sur les hormones à partir du début du XX^e siècle, au départ portée par les militantes du contrôle des naissances. Comme les recherches antérieures, celles-ci se sont développées en suivant le postulat qu'il existe un lien essentiel entre les hormones et la masculinité et la féminité. Les mêmes chercheurs qui posent que « de même qu'il y a deux ensembles de caractères sexuels, il y a deux hormones sexuelles, l'hormone mâle et l'hormone femelle » (Franck Lillie, *Sex and Internal Secretions: A Survey of Recent Research*, 1939, cité p. 204), découvrent – c'est pour eux un choc – des hormones « mâles » dans des corps féminins et vice-versa, et commentent alors ces découvertes comme « déconcertantes » ou « anormales » (p. 207). À tel point que l'on préfère garder les étiquettes d'hormones sexuelles alors que ces substances s'avèrent de fait être des hormones de croissance, affectant l'ensemble de nos organes... A. Fausto-Sterling montre alors comment les expériences, le mode de standardisation des mesures, les termes retenus se sont efforcés de « consolider l'identité des hormones sexuelles » (p. 13), au prix de vifs débats. Alors que des chercheurs comme Alan S. Parkes écrivait en 1966 (« The Rise of Reproductive Endocrinology, 1926-1940 » *Journal of Endocrinology*, 34, p. 20-33) que la découverte d'une production d'androgènes et d'œstrogènes par les glandes surrénales constituait « un coup final porté à toute représentation bien tranchée de la sexualité » (cité p. 218), que d'autres défendaient une définition unique de ces hormones comme « hormones stéroïdes », il fallait tout faire pour cadrer ces découvertes avec le vieux modèle dualiste...

A. Fausto-Sterling montre aussi comment des observations statistiquement minoritaires peuvent revêtir un enjeu social et politique crucial, et orienter ainsi les recherches et les pratiques médicales. Elle consacre ainsi de longs passages aux « inter-sexes », ces cas d'ambiguïté sexuée à la naissance qui représentent 1,7 % de la population, parce qu'à ses yeux ces situations sont fort éclairantes pour les questions de genre. D'abord en ce qu'elles illustrent les cas d'indétermination du genre, ce qui l'amène à oser l'expression de « nuances de genre » pour désigner le fait que personne ne correspond parfaitement aux cas idéal-typique et stéréotypique du masculin et du féminin : « la totale masculinité et la totale féminité représentent les extrêmes d'une gamme de types corporels possibles » (p. 100). L'enjeu de cette question des intersexes est très vif, comme en témoigne l'acharnement avec lequel la société (ici, le corps médical) s'efforce d'affecter un sexe à un enfant ; il faut en effet « corriger » les intersexes... au prix parfois d'une véritable maltraitance chirurgicale. Ces corrections sont guidées par des considérations sur l'anatomie « normale » (largement arbitraire, telle la taille que doit avoir le pénis d'un bébé pour en garantir la masculinité...), mais aussi par des considérations culturelles plus larges (ainsi, on observe des corrections plus systématiques dans le sens masculin chez les médecins saoudiens, vu les préférences pour une descendance mâle)... On voit donc, sur ces cas exceptionnels, comment le partage entre le masculin et le féminin peut consister en une opération sociale, mais ne devant pas apparaître comme telle : « au lieu de dire que le nourrisson est un mélange de garçon et de fille, les médecins doivent soutenir que l'enfant intersexué est clairement mâle ou femelle... Et veiller à ne pas accroître l'incertitude des parents » (p. 86). Inquiétude double, car c'est non seulement la distinction mâle-femelle qui risque d'être ainsi brouillée, mais aussi la frontière entre hétérosexuel et homosexuel, tant les corps qui échappent à la gamme « normale » sont inacceptables et que

« leur existence même remet en question notre système du genre » (p. 99) : « doit-il n'y avoir que deux sexes ? » (p. 101), ou doit-on défendre une flexibilité en accordant plus d'attention « à la variabilité et moins à la conformité de genre » (p. 132) ? Certes, ce débat n'est pas neuf chez les féministes (Judith Butler en tête), mais il peut paraître étonnant sous la plume d'une biologiste...

Peut-être plus étonnant encore, pour un sociologue, le fait que, chez les rats aussi, le social est intimement mêlé au biologique ; de fait, les comportements sexuels des rats, mâles ou femelles, sont très variés, et ils portent la trace de leur « socialisation » (ont-ils été élevés seuls ou par leur mère ?) ou du milieu social dans lequel ils interviennent. On souligne aussi que tous les rats sont bisexuels et que ce sont ces éléments de contexte qui décideront de leur orientation. Ces développements ont bien sûr une portée importante quant aux interactions nature-culture : d'après l'auteure, pour le rat comme pour les humains, on se fourvoie quand on considère que « la nature a la main au début du développement et [que] la culture n'intervient que plus tard ». De fait, la nature et la culture fonctionnent « comme un système dynamique indivisible » (p. 256). Pendant la gestation, les animaux se développent dans un environnement délimité par la physiologie de la mère affectée elle-même par la nutrition, le stress... Ensuite, les expériences de la vie (conditions d'élevage, taille de la portée) s'articulent aux conditions hormonales présentes à la naissance ou induites ; le système nerveux et le cerveau réagissent à la fois aux conditions hormonales et aux expériences à tel point que, toujours chez le rat, il est impossible de tracer une « ligne de partage des eaux entre comportements biologiques et sociaux » (p. 260). Ceci est encore plus vrai chez les humains, dont l'immaturation cérébrale à la naissance est bien plus marquée et la capacité d'apprentissage plus importante.

Dans ce processus qu'elle nomme « incarnation du genre » (p. 265), il est

donc impossible, aux yeux d'A. Fausto-Sterling, de comprendre les comportements en séparant le biologique et le social. Bien que nous vivions dans un « monde génocentré » (p. 265) (et plus encore en Amérique du Nord), où les gènes sont censés produire des comportements, elle rappelle que les actions d'un gène dépendent du microcosme où il est amené à s'exprimer. Et les exemples abondent pour montrer que les interactions sociales peuvent induire une modification physique du système nerveux (avec ce phénomène à présent bien connu qu'est la plasticité cérébrale).

Au total, aux dires d'Anne Fausto-Sterling, il semble que la plupart des biologistes soient convaincus que rien de vraiment concluant sur la détermination biologique des comportements masculins-féminins ne soit établi actuellement ; mais les implications potentielles de tous ces travaux sont tellement fortes que la prudence des biologistes est vite oubliée dans les médias qui rendent compte de leurs travaux. L'auteure va plus loin, concluant son livre en rapportant un propos de la philosophe Donna Haraway selon lequel « la biologie est la politique poursuivie par d'autres moyens » (p. 286).

Le lecteur qui pensait ou avait pensé que cette formule ne concernait pas les sciences dites dures sera donc perplexé ! Et il aura du mal à véritablement critiquer cet ouvrage impressionnant tant par sa taille que par la densité du propos. Sa perplexité vient avant tout des difficultés, au-delà des velléités et des discours œcuméniques sur la pluridisciplinarité, à percevoir les raccourcis, les sélections éventuelles, bref les limites, de cette démonstration conduite par une biologiste experte autant qu'engagée. En béotien, le lecteur non biologiste peut aussi regretter qu'une auteure aussi qualifiée sur ces questions ne questionne jamais le saut entre observations chez le rat et portée de ces observations chez l'homme... Très souvent, au fil du texte, il semble évident que ce que l'on observe chez le rat nous importe. Pourtant, en fin d'ouvrage, on lit : « On peut donc estimer

que les études hormonales des comportements sexuels chez les rongeurs nous disent peu de choses, voire rien, sur les primates, y compris les humains. » (p. 261) ; c'est pour le moins déconcertant pour le lecteur qui a fait l'effort de lire soigneusement les expériences sur les rongeurs qui émaillent abondamment ce livre de près de 400 pages !

Marie Duru-Bellat

*Observatoire sociologique du changement (OSC)
Sciences Po – CNRS*